

HISTOIRE TECHNIQUE DE L'AGRICULTURE ANGLO-NORMANDE AU XIII^e SIECLE

PAR

FRANÇOIS DE CLERMONT-TONNERRE.

INTRODUCTION

LES TRAITES ANGLO-NORMANDS
D'AGRICULTURE AU MOYEN AGE.

LES MANUSCRITS

Il nous est parvenu quatre traités qui sont de véritables guides pratiques. Loin de se répéter, ils se complètent, et sont autant d'œuvres originales. Le traité de Walter de Henley étudie toutes les sections de l'économie rurale; la *Hosebondrie* anonyme s'occupe de la comptabilité rurale; la *Seneschaucie* entre dans les moindres détails de l'administration du domaine, les règles de Grosseteste enfin, écrites pour une grande dame, lui enseignent à tenir sa maison.

Le dité de Hosebondrie de Walter de Henley.

Vingt et un manuscrits en ont été actuellement collationnés; on peut les grouper en quatre familles

d'après les divisions de l'ouvrage et les titres de chapitres.

Le texte est toujours très mutilé et de nombreuses interpolations s'y ajoutent. Il est écrit en normand à peine anglicisé; la langue elle-même a été souvent altérée par les copistes. L'œuvre semble avoir été composée dans le second quart du ^{xiii}^e siècle, sans qu'il soit possible de préciser davantage, par un certain Walter de Henley, dont on ignore à peu près tout, sinon qu'il a rempli l'office de bailli, et que peut-être il finit sa vie sous la robe de frère prêcheur.

La Hosebondrie anonyme.

Nous ne savons rien ni de l'auteur, ni de l'ouvrage, sinon que le traité était écrit avant 1250. Il nous est conservé par sept mss. qui nous permettent d'envisager plusieurs centres distincts d'édition.

La Seneschaucie.

Aucune indication ne nous permet d'identifier l'auteur de ce traité ni de fixer la date de sa composition. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'il n'est pas postérieur au ^{xiii}^e siècle. Il en est conservé six mss.

Les règles de Grosseteste.

Elles ont été composées pour Margaret, comtesse de Lincoln, puis de Pembroke, vers 1240 ou 1241, par Robert Grosseteste, évêque de Lincoln. Il n'en a été retrouvé que quatre mss. en français et un en latin. L'ouvrage semble avoir été peu répandu, malgré la notoriété de l'auteur.

CHAPITRE PRELIMINAIRE

APERÇU GÉOGRAPHIQUE SUR LE CLIMAT, LE SOL
ET LES PRODUCTIONS AGRICOLES DE L'ANGLETERRE.

CHAPITRE PREMIER

LE TRAVAIL DU SOL.

Les labours ont une importance capitale pour la vie, la santé et le développement des plantes. Assurant une suffisante pénétration d'air et d'eau, ils détruisent aussi les mauvaises herbes. Dans la plaine anglaise, cultivée depuis toujours, on faisait trois labours : aux abords de la lande, la fréquence de la façon culturale variait beaucoup suivant l'état du terrain, sa nature, et le but poursuivi. Le premier labour se faisait au printemps, après les grandes pluies d'hiver mais avant le minimum de mars. Le second labour, ou labour d'été, se faisait après la Saint Jean. Il doit être léger et superficiel, car l'été est pluvieux et la terre ne sèche jamais entièrement. Si le labour était profond, la boue formée serait telle que la charrue ne saurait jamais trouver un sol assez ferme pour tenir la semence. Le labour d'hiver, enfin, était la dernière préparation que l'on faisait subir aux terres à froment. Il devait être exécuté avec le plus grand soin. Le labour se faisait droit, probablement en billons très étroits. On se servait de charrues attelées de bœufs ou de chevaux, parfois des deux. La charrue commune était dépourvue de roues, cependant la charrue figurée sur la tapisserie de Bayeux en comporte. Certaines variétés fort curieuses servaient surtout au défrichage des landes. La façon du labourage était suivie du hersage, minutieusement exécuté, et parfois entrecroisé. La herse était habituellement trainée par un cheval, mais il existait aussi des herses à main.

CHAPITRE II

LES ASSOLEMENTS. LES AMÉLIORATIONS DU SOL.

Il est impossible de soumettre un champ à la culture prolongée d'une même plante. Il faut laisser se reposer le terrain dans l'inaction au moins de deux années l'une : c'est la jachère. Mais ce procédé primitif est fort peu rémunérateur. Avec les progrès de l'agriculture, s'introduisit l'assolement, méthode selon laquelle on fait succéder des plantes de besoins divers dans un ordre déterminé. Il pouvait être établi sur la rotation de deux cultures (assolement biennal) ou de trois (assolement triennal). Avec ce dernier, il y avait obligatoirement une année de jachères, car on ne connaissait pas à cette époque les plantes améliorantes.

Cependant cela ne suffisait pas. Il fallait fournir des engrais aux champs, fumier mélangé de terre, que l'on apportait dans les champs en automne ou en hiver. Ou bien l'on pratiquait les fumures en vert. Dans un pays aussi humide, le plus grand soin était apporté au drainage des terres.

CHAPITRE III

LE BLÉ. RENDEMENT ET VARIÉTÉS.

Plante connue et cultivée de toute antiquité, le blé était encore pour les agronomes anglo-normands du Moyen Age la raison même de la culture. Il est probable qu'ils ne cultivaient que des blés tendres, dont le rendement devait osciller autour de deux quintaux et demi à l'hectare.

CHAPITRE IV

LE BLÉ. SEMENCES ET SEMAILLES. CULTURE.

MALADIES ET ACCIDENTS.

Pour avoir de beaux blés, il est essentiel d'employer de bonnes semences. Celles-ci doivent donc être sélectionnées annuellement et ne pas être employées trop vieilles. Les semailles doivent être faites au moment opportun, afin que le sol soit ameubli et les blés enracinés avant les grands froids. Il ne faut cependant pas faire de semailles hâtives. C'est, en définitive, question de mesure et d'expérience.

Le blé semé, les soins de culture jusqu'à la moisson vont se réduire à peu de choses. Contrairement aux agronomes romains qui n'étaient d'accord ni sur l'opportunité du sarclage ni sur le temps de le faire, les agronomes anglais sont unanimes à le conseiller au printemps. Ce travail se faisait à la main. Et là se bornaient les soins : on ne pratiquait ni érimage, ni effamage, ni effoliage. Il ne semble pas d'ailleurs que les blés semés aient été sujets à la verse.

Complètement désarmés contre elles, nos agronomes ne parlent pas des maladies du blé. Il ne faut pas en déduire qu'ils ne les aient pas connues. La rouille en particulier devait faire d'importants ravages en raison du climat.

CHAPITRE V

LE BLÉ.

MOISSON. BATTAGE. CONSERVATION.

Un peu avant que le blé ait pris à l'œil les caractéristiques d'une maturité complète, au mois d'août, les moissonneurs se répandaient dans les champs. Les ouvriers habituels ne suffisant plus, on faisait

appel à des « bandes » d'ouvriers étrangers, groupés par cinq, et qui s'engageaient à forfait. Ce forfait s'entendait soit à la surface récoltée, soit au temps. Dans l'un comme dans l'autre cas, la base était de deux acres par journée et par bande (environ un hectare).

On coupait le blé assez haut, afin d'obtenir un grain plus pur. Puis on le liait en gerbes, pas trop fortes, et l'on récoltait une partie de la paille, ce qu'il en fallait pour les besoins annuels de l'exploitation. Le reste était laissé sur place, pour être enfoui au prochain labour.

Puis les chariots rentraient les bottes aux granges. Les gerbes s'entassaient, soigneusement comptées. et fin août, les portes se ferment pour ne plus s'ouvrir sans un ordre écrit du sénéchal ou du seigneur. Avec l'automne commençait le battage, activement surveillé, méticuleusement vérifié. Puis le vannage, prétexte à fraudes multiples, terminait le cycle de ces travaux. Enfin avait lieu l'engrangement définitif, qui demandait encore une active surveillance. Et lorsqu'on avait le compte exact du résultat de la récolte, on faisait le plan de campagne pour l'année suivante. On déduisait les futures semences, et celles servant de rémunération pour les services rendus par les employés. On déduisait encore les grains nécessaires à la fabrication du pain, et ceux destinés à être distribués comme aumônes. Ce qui restait, on ne se hâtait pas de le vendre : car au moment de la soudure, déjà la spéculation faisait monter les cours.

CHAPITRE VI

LES CULTURES DÉROBÉES.

Elles servent à combattre l'appauvrissement du sol

par le lavage que lui font subir les eaux de pluie. En enfouissant dans le sol tout ce qui ne servait pas à la nourriture du bétail et aux besoins de la ferme, on restituait une partie des nitrates perdus. Orge, fèves, pois et lentilles étaient ainsi enfouis avant l'hiver, au premier labour.

CHAPITRE VII

LES CÉRÉALES.

L'avoine qui n'était pas cultivée dans l'Antiquité, au moins pour son grain, est régulièrement semée au XIII^e siècle. On recherchait son grain, pour la nourriture des chevaux et des hommes; sa paille, comme fourrage et comme litière. On semait tôt des espèces de printemps, vers la fin de janvier, après une plante sarclée.

L'orge était cultivée pour son grain, qui sert à la fabrication de la bière, ou qui peut être donné aux animaux de la ferme. Semée tard, vers avril ou mai, dans un terrain bien préparé, elle pousse très vite et sert particulièrement de culture dérobée. Le seigle, enfin, semble avoir peu intéressé nos vieux agronomes. Semé à l'automne, environ trois semaines avant le blé, dans des terres pauvres et légères, il est récolté environ quinze jours avant le blé, et sa paille sert surtout à faire des liens.

CHAPITRE VIII

L'ÉLEVAGE DU BŒUF.

Au XIII^e siècle, l'élevage tenait déjà une place considérable. Les troupeaux paissaient dans des prairies aménagées, et rentraient à l'étable du 18 octobre au

début de mai. Entre Pâques et Pentecôte, tous les ans, se faisait un triage, et une sélection sévère des reproducteurs. La monte avait lieu en liberté, dans les pâturages.

Nombreux sont les soins d'hygiène qu'exige le bétail : logement suffisant, bien entretenu ; litières abondantes, sèches et propres ; l'alimentation doit être rationnelle. Pour cela, il faut prévoir des rations copieuses, bien comprises, et suffisamment volumineuses. Les repas doivent avoir lieu régulièrement, et être nombreux.

Le bétail enfin doit être entretenu. Bains et panning sont indispensables pour permettre à la peau de jouer son rôle protecteur.

CHAPITRE IX

L'ÉLEVAGE DU PETIT BÉTAIL.

Le mouton semble avoir été élevé en assez grandes quantités, à cause de sa laine et de son lait. La laine se vendait par sac ou par toison, selon le cours. Le lait de brebis était très recherché, et sa production augmentée grâce au régime salé. La viande, enfin, n'était pas négligée, sans être pourtant la raison de l'élevage. On ne mettait à l'engraissement que les déchets du troupeau, et la vente devait se faire avant le mois d'août ou, au plus tard, avant la Saint Martin.

Brebis, agneaux et moutons paissaient en pâturages séparés. Les béliers étaient sélectionnés en fonction de leur laine, et le troupeau devait être marqué, au fer rouge, du chiffre seigneurial. Animal délicat, le mouton demande des soins : bergerie bien construite et bien close, sans courants d'air et sans lumière vive ; étables séparées, propres et bien entretenues. Le choix du berger enfin n'était pas sans im-

portance : il le fallait doux, compétent et bon. Malgré tous ces soins, d'inévitables maladies s'abattent sur le troupeau : empansement, coup de chaleur, et la fatale distomatose; les vers, la fièvre charbonneuse, la gale et la clavelée réduisent à néant les espoirs de l'éleveur. Tout ceci n'empêchait pas d'ailleurs les troupeaux d'être prospères, et le tissage de florir.

CHAPITRE X

ABEILLES ET APICULTURE.

Les agronomes anglais du Moyen Age se soucient peu des abeilles. Les ruches, dont on ne semble pas avoir étudié l'emplacement, étaient à rayons fixes, et se peuplaient par essaims naturels issus d'elles-mêmes. La récolte, faite avec enfumage préalable, donnait des résultats insignifiants (dix kilogrammes environ par ruche). On ne semble avoir fait de récolte que tous les deux ans, et encore fallait-il nourrir les abeilles pendant l'hiver.

CHAPITRE XI

L'ORGANISATION DU MANOIR.

Institution essentiellement anglo-saxonne, le manoir a beaucoup évolué du x^e au xvi^e siècle. A l'origine, la terre seigneuriale est cultivée grâce au travail dû par les vilains qui vivent sur le domaine. Le domaine n'a donc de valeur que dans la mesure où de nombreuses redevances de travail y sont attachées. Et tous les efforts étaient combinés en vue d'assurer une quantité de travail suffisante au domaine. Restrictions sociales, responsabilité collective du travail dû, eurent ainsi leur raison d'être économique.

Pour assurer une exploitation sur de pareilles bases, il fallait des cadres importants : administratifs et exécutifs. Dans les cadres administratifs, on peut ranger le sénéchal, régisseur de grands domaines ayant pouvoir et signature sous réserve de l'approbation patronale; le bailli, chef administratif du manoir, véritable régisseur de faire-valoir; les comptables enfin, spécialistes techniques, contrôlant la gestion et les comptes de tous les employés.

Dans les cadres exécutifs, le prévost est l'intermédiaire élu et responsable entre les seigneurs et les vilains.

Quant au *hayward* ou *messor*, il est le collecteur des prestations en nature dont il est responsable.

Peu à peu cependant s'introduisit la notion d'argent. Le système d'exploitation tendit de plus en plus à se rapprocher des fermages actuels. Les prestations en nature se muèrent en redevances d'argent. Après 1349, par suite de crise de main-d'œuvre, le travail prit une valeur considérable. L'exploitation salariée devint prohibitive, et le domaine fut alors partagé en fermes ou transformé en pâturages. C'en fut fait de l'ancienne organisation : et la répercussion sociale fut immense. Une nombreuse main-d'œuvre se trouva disponible pour aller travailler dans les premières filatures, dans les premières exploitations à travail salarié.

APPENDICE

GRAPHIQUES INDIQUANT L'INTENSITE DES TRAVAUX AGRICOLES EN FONCTION DES MOIS
